AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search
http://ageconsearch.umn.edu
aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

SOCIOLOGIE ET RURALISME, OU LES SÉQUELLES D'UNE MAUVAISE RENCONTRE

1. SOCIOLOGIE GÉNÉRALE ET SOCIOLOGIES SPÉCIALISÉES

1.1. Vraies et fausses spécialisations

Il faut distinguer entre les spécialisations raisonnées, qui sont appelées par le mouvement et les progrès de la discipline concernée, et les spécialisations naïves, qui lui sont imposées du dehors, pour les besoins de l'action, et qui reproduisent le plus souvent les divisions spontanément inspirées par l'expérience commune du monde physique ou du monde social. La sociologie n'étant pas cumulative au même degré et de la même manière que les sciences expérimentales, il n'est pas étonnant que les secondes aient plus de chances de s'y développer que les premières. A cet égard, la sociologie rurale, dans sa version française, fait partie d'une famille nombreuse dont l'origine remonte à la création du Centre d'études sociologiques en 1945. Laboratoire spécialisé du CNRS, le CES comprend à sa fondation un groupe de psychosociologie, un groupe de sociologie du cinéma et un groupe de sociologie industrielle. Avec le développement rapide des Recherches sur programme, qui, "sans être nécessairement astreintes à la solution d'un problème concret ou aux exigences d'un 'client' répondent à un besoin social clairement énoncé[1]", les années soixante voient l'expansion de ce type de sociologies spécialisées: sociologie rurale, sociologie urbaine, sociologie de la famille, sociologie des loisirs, etc. Le groupe de sociologie industrielle du CES se scinde et donne naissance à la sociologie des organisations et à la sociologie des communications de masse (ainsi qu'à l'étude des "mouvements sociaux"); plus récemment, on a vu se constituer des sociologies de la jeunesse, de l'immigration, des banlieues (dernier avatar de la sociologie urbaine), des socio-styles, de l'environnement, etc.

Les objets particuliers que se donnent ces sociologies spécialisées ne se distinguent pas des sujets "concrets" qui leur sont désignés et attribués de l'extérieur; on voit mal comment elles pourraient se défaire de cette confusion, qui est le principe même de la division sur laquelle elles reposent. Loin d'être définie autour d'un concept-clé, la sociologie rurale s'est contentée de prendre un sujet intéressant – c'est-à-dire intéressant pour les non-socio-

[1] Reynaud (J.-D.), 1966 – Introduction à *Sociologie et psychologie sociale en France (1945-1965), bibliographie établie par le Centre d'études sociologiques*, Paris, Association pour la diffusion de la pensée française. Sur le contexte intellectuel, politique et académique dans lequel sont apparues ces sociologies nouvelles et, plus particulièrement, la sociologie rurale, *cf. infra*.

logues – pour un objet sociologiquement pertinent. Les sociologues les plus spécialisés ont sans doute fini par reconnaître la nécessité de "construire leur objet"; mais comment construire sans sortir du sujet? On comprend qu'ils aient préféré se mettre eux aussi à "déconstruire". Contrairement aux spécialisations raisonnées, dont les objets sont insérés dans l'histoire de la discipline et dont on peut faire une histoire interne, la sociologie rurale est une discipline doublement importée: importée de l'univers politique; importée aussi de la sociologie américaine, ou plus exactement des courants les plus appliqués de la sociologie américaine. Cette aliénation ne lui est pas spécifique; elle est commune à toutes les divisions de la sociologie dont le point de départ n'est pas un concept sociologique mais une question sociale qu'on cherchera ensuite, vaille que vaille, à transformer en concept.

1.2. Le refus de la spécialisation: généralisation prématurée et dérive spéculative

Le rejet légitime des fausses spécialisations ne doit pas conduire à leur préférer systématiquement les divisions canoniques de la discipline. Plus respectueuses, en apparence, de l'unité de la sociologie et de son indépendance intellectuelle, celles-ci peuvent elles aussi lui avoir été imposées de l'extérieur, par l'effet de la domination exercée par des disciplines plus anciennes, mieux établies et occupant des positions plus hautes dans l'enseignement supérieur et dans les hiérarchies académiques[2].

Il ne doit pas non plus incliner à la méfiance à l'égard de toute spécialisation un peu poussée ; tout au contraire, c'est quand elle parvient à spécifier ses concepts et ses catégories que la sociologie se spécialise conformément à ses intérêts propres, et c'est en s'efforçant de pousser le plus loin possible cette spécialisation qu'elle travaille le plus efficacement à la spécification sans laquelle elle ne peut conquérir son autonomie. Produit de l'aller et retour indispensable entre théorie et travail empirique, la spécialisation vraie force la pensée sociologique à se soumettre à l'épreuve du terrain et de l'enquête. En son absence, la réflexion théorique risque de s'affranchir des contraintes auxquelles s'obligent les sciences sociales et par lesquelles elles se distinguent de l'essayisme, et de tourner ainsi à la spéculation[3].

On objectera qu'il ne faut surtout pas borner prématurément la liberté et l'imagination du sociologue et qu'il est difficile de surprendre le moment

[2] "Nous avons dû diviser pour commencer à comprendre, mais nous n'avons fait que cela. Au fond, nous sommes encore dans l'ornière de l'abstraction et du préjugé, impuissants à sortir des classifications étroites que nous imposent les sciences déjà anciennes de l'économie, du droit, de la religion, etc., sciences respectables sûrement mais encore dans l'enfance; nos divisions qui les suivent sont, comme elles, sûrement fautives." Mauss (M.), 1969 – *Œuvres*, t. 3, *Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Ed. de Minuit, p. 203.

[3] Cf. Williams (R.), 1987 – *Culture and Society. Coleridge to Orwell*, Londres, The Hogarth Press, (1re éd. 1958), p. 216: "The author of Religion and the Rise of Capitalism [R. H. Tawney] is a professionnal historian, subject at once to disciplines and limitations which the prophets and critics of the nineteenth century did not observe".

décisif où sa réflexion, changeant de cap et d'allure, s'engage dans cette dérive spéculative. Mais, comme le remarquait déjà M. Mauss, on reconnaît sans peine les théories utiles au nombre et à l'ampleur des descriptions qu'elles appellent, et qu'elles sont capables de guider et d'orienter; l'histoire des sciences, en particulier celle des sciences naturelles, montre assez que la spéculation engendre au contraire l'indigence des descriptions, dont elle se nourrit[4]. Le seul type de description qu'elle tolère est la description pour la description, la description sans concepts qui s'abîme dans le détail parce qu'elle a renoncé à toute ambition interprétative et comparative (cf. *infra* 1.3.3.). La dérive spéculative se manifeste dès lors que le sociologue qui théorise, cédant au sentiment que la théorie peut se suffire, se met à désigner à d'autres, de loin et de haut, sur le mode conditionnel, des chantiers empiriques qu'il se garde bien d'entreprendre. Au lieu de généraliser, et sous couvert de le faire, la spéculation produit des généralités et de fausses synthèses; c'est le défaut de spécialisation qui est alors régressif.

1.3. Les conséquences des fausses spécialisations

1.3.1. Cloisonnement et réification; la production locale de faux problèmes

Les fausses spécialisations donnent naissance à des sociologies bornées et rigides. En transformant les limites du sens commun en frontières scientifiques et en s'enfermant dans leur domaine, elles s'interdisent les transferts de schèmes d'un domaine à l'autre auxquels invitent et que facilitent les divisions de la sociologie fondées sur des concepts[5]. Dans le

[4] "Pour nous, la sociologie théorique se justifie avant tout par la valeur heuristique de ses doctrines; elle se prouve parce qu'elle conduit à l'analyse de plus en plus profonde de phénomènes de plus en plus vastes. Le but c'est d'accroître le nombre des réalités connues. A ce titre, la partie descriptive de nos sciences a ses attraits très grands et très puissants, aussi puissants que ceux de la botanique et de la zoologie". M. Mauss, *op. cit.*, p. 446. Sur les conséquences de la supériorité sociale de la spéculation par rapport à l'observation dans les sciences de la nature, cf. Guyénot (E.), *Les sciences de la vie aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, A. Michel, Coll. L'évolution de l'humanité, 1957, Livre II, chapitres 3, *La physiologie spéculative* et 4, *La naissance de la physiologie expérimentale*. Paracelse, par exemple "méprisait la dissection, cette 'méthode de paysan' et prétendait la remplacer par l'imagination et pénétrer ainsi l'intime composition des corps vivants". "Les idées étaient plus fortes que les faits. Au mépris des observations les plus évidentes, on s'efforça de dénaturer les données réelles, on inventa parfois une anatomie fictive, afin de sauver un principe d'explication physiologique qui n'était qu'une œuvre de l'imagination ou le résultat d'une tradition lointaine".

[5] "Au fond, toutes les études politiques, toutes les conclusions pratiques de nos sciences (...) portent à chaque instant sur la totalité du corps social, même quand elles ne prétendent considérer qu'un seul organe de ce corps (...). C'est pourquoi, à notre avis – et quoique, dans certains cas, telle ou telle partie de la science sociale puisse indiquer occasionnellement telle ou telle solution pratique d'un problème qu'elles posent – la plupart des recherches politiques devraient être précédées de recherches portant bien au-delà du domaine qu'on leur limite arbitrairement." "On ne sait jamais quel est le fait décisif, même d'un point de vue pratique. Souvent un fait de nos civilisations a son explication dans d'étranges coins du passé ou de l'exotique." M. Mauss, *op. cit.*, pp. 186, 240.

cas de la sociologie rurale, on voit bien tout ce que perd le ruraliste à se priver, en un cloisonnement né d'un réflexe de défense des limites de son domaine, de l'usage des schèmes fondateurs de sociologies vraiment spécialisées comme la sociologie économique, la sociologie de la religion, la sociologie des techniques, la sociologie de l'éducation, ou encore l'anthropologie de la parenté. Prisonnières des limites de leur définition institutionnelle, les sociologies faussement spécialisées ont beaucoup de mal à admettre que les sujets qui leur ont été dévolus tirent la plupart de leurs caractéristiques et l'essentiel de leur signification sociologique des relations qu'ils entretiennent avec des sujets alloués à d'autres spécialités; la partition de la sociologie en sociologie rurale et sociologie urbaine fait ainsi perdre de vue la relation élémentaire, mais fondamentale, entre paysan et non-paysan, ou entre ville et campagne.

A force d'être autonomisé, le sujet des fausses spécialisations risque d'être réifié. La fausse spécialisation appelle à l'infini des subdivisions de la sociologie fondées comme elle sur la réduction du réel au "concret", lui-même réduit à l'expérience commune et à l'apparence sensible. Dès lors qu'on prend le sujet pour l'objet, il faut aller toujours plus loin dans le découpage: pourquoi pas une sociologie de la jupe, du tracteur, du fauteuil ou du saucisson? Le sociologue spécialisé reprend ainsi à son compte, sans le savoir, la vieille "plaisanterie nominaliste" dont parlait F. Simiand[6]. Le fétichisme du concret et la répugnance du pseudo-spécialiste à l'égard de l'abstraction qu'il ne parvient pas à construire vont aussi bien de pair avec le culte des fausses abstractions, totems protecteurs et éponymes de la tribu qui interviennent dans l'analyse en qualité d'entités. C'est ainsi qu'un réel grossièrement substantifié se transforme en essence et que le Rural, élevé à la dignité de nom propre, sert d'invariant explicatif. Marc Bloch combattait déjà en 1930 cette forme d'essentialisme lorsqu'il écrivait, contre certains géographes ruraux de son temps: "Le Paysan avec un grand P n'existe pas", ce qu'il aurait fallu répéter trente ans plus tard mais cette fois à propos du "Rural".

Une fois ces qualificatifs descriptifs installés dans leur essence, un certain nombre de problèmes, voire de "grandes questions" apparaissent; les faux problèmes que posent (au sens ordinaire du terme) les partitions naïves de la discipline tiennent lieu et font figure de problématique sociologique. Le caractère insoluble par construction de ces questions garantit leur pérennité, ce qui assure à terme leur statut canonique. Témoin, par exemple, les problèmes de définition et de délimitation suscités par la personnification du "Rural" et de l'"Urbain", condamnés, une fois séparés, à devenir, en vrais frères ennemis, les termes d'une opposition aussi fausse que durable. C'est ainsi, comme l'a montré N. Elias, que la question du "changement social" résulte de la représentation de la société comme une succession d'états réifiés et statiques qui rend pro-

[6] Simiand (F.), 1903 – "Méthode historique et sciences sociales", *Revue de synthèse historique.*

blématique le passage de l'un à l'autre; de même la question des rapports entre le "Local" et le "Global" devient la pierre d'achoppement des monographes locaux dès qu'ils ont constitué en objet séparé les phénomènes "locaux" qui ne sont locaux que parce qu'ils les observent localement. L'opposition entre la "tradition" et la "modernité" constitue un autre topique de la sociologie rurale, bien fait pour alimenter en continu la rubrique des "problèmes de société"; il suffirait, comme le suggère Elias, de placer le processus au fondement de la sociologie, en lieu et place de la situation statique, pour la faire disparaître en même temps que la thématique du changement social, puisque la "tradition" n'est, elle aussi, qu'un processus[7]. De même, au lieu d'étudier le rural ou l'urbain, il vaudrait mieux étudier le rapport à l'espace et au territoire, ce qui ferait de l'immobilité résidentielle un cas particulier de trajectoire et dissoudrait du même coup la question des rapports entre une "société rurale" réifiée (parfois dénommée "société locale") et une hypothétique "société urbaine" (confondue ou non avec la "société globale"), tous monstres à tête de théorie sur corps de problème social et pieds de jargon ministériel.

1.3.2. La perte de la capacité de rupture

Comme le dit J.-D. Reynaud, "le choix des sujets a été souvent explicitement rattaché aux préoccupations des planificateurs"[8]. Mais le fait que les sociologues spécialisés n'aient pas eu le choix du sujet n'aurait pas eu autant de conséquence si leur rupture avec la tradition durkheimienne ne les avait fait régresser en deçà de la rupture avec le sens commun. Les sociologues de l'action sociale ne font plus, et en fait n'entrevoient plus, la différence entre les problèmes que les sociologues sont censés être les seuls à savoir poser et les problèmes sociaux, ou plus exactement de politique économique et sociale, qu'on leur demande de traiter; ils n'éprouvent plus la nécessité de relativiser ces derniers, de faire du sujet qu'on leur désigne et des conditions sociales dans lesquelles il est apparu l'objet préalable de leur examen critique. Ils ne distinguent pas davantage entre la théorie sociologique et les théories indigènes élaborées par les "sages maori" du moment et du lieu pour expliquer et justifier les politiques qu'ils mettent en œuvre[9]; d'où l'allure de tant d'analyses para-sociologiques qui ne sont que le démarquage et l'habillage, savants dans le moins pire des cas, de ces dernières.

---

[7] "Même le concept de 'changement social' est souvent utilisé comme s'il s'agissait d'un état donné. On passe en quelque sorte de l'état statique conçu comme un état normal, au mouvement conçu comme un état exceptionnel. On dominerait bien mieux les données du problème si l'on ne faisait pas abstraction du mouvement, du caractère de processus des sociétés". Elias (N.), 1991 — *Qu'est-ce que la sociologie?*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 137.

[8] Reynaud (J.-D.), *op. cit.*

[9] Lévi-Strauss (C.), 1966 – Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, *in:* Mauss (M.), *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, p. XXXIX.

C'est que les conditions sociales et la conjoncture historique dans lesquelles se recrutent et travaillent les sociologues spécialisés ne leur permettent plus de se payer le luxe de l'intransigeance durkheimienne; leur dépendance financière et, en matière de carrière, leur proximité idéologique et souvent sociale par rapport à leurs commanditaires les prédisposent à se faire les sociologues organiques des milieux et des pratiques qu'ils sont censés étudier. Cette nécessité a pris, comme on sait, l'alibi méthodologique de l'enquête participante et de la recherche-action; elle s'est traduite aussi, d'une manière plus pratique, par une disposition spontanée à rechercher les sympathies et les alliances avec les différents groupes constitutifs du milieu dont dépend le sociologue, et par un mimétisme social qui n'a sans doute pas trompé grand monde à l'extérieur, mais qui a certainement brouillé la perception de la sociologie et affaibli le sentiment que les sociologues avaient de leur identité professionnelle. Moins la sociologie pouvait être réellement critique, plus il lui fallait servir et plaire (ou au moins ne pas déplaire), et plus elle s'est voulue contestataire; faute de pouvoir mettre en question l'itinéraire et le but du voyage, les sociologies d'accompagnement que furent les sociologies spécialisées issues des années soixante ont tenu leur rôle comme elles l'ont pu, en batifolant à droite et à gauche, en battant les buissons qui bordaient le chemin, en se portant quelques pas en avant, mais toujours à portée de voix, ou en regardant en arrière. Un des procédés les plus usuels de cette contestation qui tient lieu de vraie critique est le renversement du pour au contre, c'est-à-dire le virage à 180° à l'intérieur de l'espace balisé d'avance par le débat: c'est ainsi qu'on passe de l'éloge de la modernité à la célébration de la tradition, de l'apologie du productivisme à la défense de l'environnement (ce qui a de surcroît l'avantage de se couler dans le moule de la dissertation par thèse et antithèse).

On le voit, ce qui caractérise les fausses spécialisations, c'est leur faible émancipation par rapport au commanditaire d'une part, à l'objet d'études d'autre part. On comprend pourquoi les recherches sous contrat ont souvent conduit à de fausses spécialisations; pourquoi aussi les périodes où ce type de financement était important, proportionnellement aux postes de chercheurs institutionnels, furent favorables à cette forme de démission. Les seules prises de distance qui restent possibles à ces sociologies de ministère ou d'entreprise, au service d'une politique économique et sociale ou d'une gestion de personnel, sont symboliques: qu'elles soient soumises ou contestataires, elles ont perdu leur capacité de dévoilement critique. De "chasseur de mythes" qu'il devrait être, selon le mot d'Elias, le sociologue devient lui-même un auxiliaire des producteurs de mythes.

1.3.3. La dérive descriptive

Cette démission fondamentale risque de conduire, dans les opérations pratiques de la recherche, à un vertige de l'enregistrement pour l'enregistrement, de l'inventaire pour l'inventaire. L'abandon de toute volonté in-

terprétative met l'observateur dans la position du cartographe qui, par refus de toute réduction, voudrait disposer pour sa carte d'un espace aussi grand que celui qu'il cartographie. Il ne faut pas confondre la description raisonnée, éclairée par le rapport constant et étroit qu'elle entretient avec l'analyse, avec cette description sans concepts, qui, comme l'érudition pour l'érudition, ne peut que se perdre dans des détails inintelligibles parce qu'elle n'est habitée, dans sa collecte, ni par une intention heuristique, ni par une volonté de systématisation, mais au contraire par des préjugés qui lui tiennent lieu, à son insu, de principes de sélection. On sait pourtant que l'observation savante n'est pas la seule à ne pouvoir s'effectuer sans une sélection de traits pertinents, faute de laquelle la réalité reste confuse et à proprement parler imperceptible parce qu'inintelligible. Aux descriptions sans concepts qui mélangent sans le savoir les références indigènes et les références savantes, sans parler des préjugés de classe, on préférera encore des descriptions "indigènes" analysables comme des archives. Mieux vaut un récit franchement naïf qu'une observation qui se veut scientifique sans être armée par les concepts de la discipline dont elle se réclame ni informée de ses avancées théoriques.

2. *LA SOCIOLOGIE RURALE: UNE SOCIOLOGIE D'ACCOMPAGNEMENT*

2.1. Ruralismes et sociologie

On s'attachera ici, volontairement, aux seuls travaux qui s'inscrivent directement dans cette division de la sociologie et qui, en conséquence, s'affirment eux-mêmes comme des travaux de "sociologie rurale", voire des travaux de "sociologues ruraux" (l'essentialisme de la spécialité ayant déteint sur ses adeptes). Ce n'est pas le ruralisme en général qui est en question mais bien plutôt l'existence d'une sociologie rurale: qu'a-t-elle apporté, qu'a-t-elle coûté aux études rurales? Et qu'a-t-elle apporté, qu'a-t-elle coûté à la sociologie elle-même? Qu'auraient perdu la sociologie d'une part, les études rurales d'autre part, si la sociologie rurale n'avait pas existé?

Le paradoxe d'un tel bilan – qui pourrait être une tâche démesurée, si l'on considère l'ensemble des études rurales, ou au contraire presque dérisoire, si l'on considère seulement les études faites par des sociologues ruraux qui se désignent comme tels – tient à la superposition de deux séries distinctes de phénomènes intellectuels: le développement puis l'extinction d'une sociologie rurale sur le modèle de la sociologie appliquée "à l'américaine"; le silence, la renaissance puis l'essoufflement des études rurales "classiques" (histoire, géographie, ethnologie) qui avaient connu leur apogée dans les années 30 et qui déboucheront entre autres, dans les années 80, sur l'émergence d'une anthropologie historique.

2.1.1. La sociologie rurale dans la sociologie française

Avant 1945, la sociologie française ne se soucie guère du monde rural et surtout pas du monde rural en tant que tel. Les seuls travaux empiriques (eux-mêmes assez rares) de l'école durkheimienne menés en milieu rural sont ceux de Robert Hertz qui se placent au sein de la sociologie religieuse[10]. Si l'on fait un bref inventaire des recherches menées sur le monde rural en France dans les années 30, particulièrement fécondes sur ce sujet, on rencontre une géographie de l'habitat rural, une histoire des techniques agraires, un folklore défini comme l'étude de la culture populaire (aussi bien urbaine que rurale), mais pas de sociologie. Au-delà de la relative mise en sommeil de l'Ecole française de sociologie entre les deux guerres, il s'agit bien là d'un refus délibéré de considérer le "rural" comme un objet sociologique. La période précédente, plus clémente aux sociologues, ne mentionne guère que deux questions autour desquelles la sociologie pourrait s'intéresser au monde rural en tant que tel: celle de la distribution spatiale des groupes sociaux (qui relève, selon les durkheimiens, de la morphologie sociale et qui, de fait, est traitée par la géographie rurale); celle des formes de la solidarité sociale dans des sociétés agraires (caractérisées par une faible division sociale du travail, entraînant une **solidarité mécanique**, par opposition à la **solidarité organique** qui caractérise les sociétés où l'échange et la division du travail sont plus développés)[11].

Associées à la reconstruction et à l'expansion économique du pays et aux politiques économiques et sociales qui leur correspondent, les sociologies spécialisées et appliquées se développent dans un contexte caractérisé par une forte politisation de la vie intellectuelle et par l'effondrement de la sociologie durkheimienne, déjà très affaiblie après la première guerre, et que la polarisation du débat intellectuel autour de l'affrontement entre marxisme et philosophies du sujet (sous les espèces du bergsonisme, puis de la phénoménologie et de sa version grand public, l'existentialisme), a achevé de marginaliser. Marquée par l'idéologie de

[10] Cf. *Saint Besse, étude d'un culte alpestre*, Paris, Leroux, 1913.

[11] La sociologie à l'étranger n'a pas du tout la même attitude. De fait, deux séries de travaux auront de l'importance pour la sociologie rurale française: 1) En Allemagne, à la fin du 19ème siècle, les travaux de Tönnies s'appuient très largement sur une opposition entre la communauté (*Gemeinschaft*), caractérisée avant tout par les liens du sang et le rapport à la terre, et la société (*Gesellschaft*) qui, elle, a perdu le lien *organique* (entendez ici biologique ou naturel) avec la terre et le sang. On reconnaît sans peine une idéologie spécifiquement germanique (*Blut und Boden*). 2) Aux États-Unis, dans l'entre-deux-guerres et surtout après 1945, se développent à grande échelle des travaux de sociologie appliquée, hyper-empiriques; peu après la sociologie industrielle, apparaît aussi, en particulier autour de Robert Redfield, la sociologie rurale, marquée à tous points de vue par la spécificité de l'histoire américaine: peuplement récent, absence de terroirs, villages éloignés les uns des autres, absence de traditions culturales; intérêt pour l'histoire rurale européenne suscité par le manque de dimension historique; intérêt aussi pour l'ethnologie de l'Amérique latine, riche d'une paysannerie séculaire à l'histoire complexe, entre traditions indiennes et soumission à l'économie (néo)coloniale.

l'engagement et de l'action, soucieuse de se démarquer de la tradition de sociologie théorique à la française, la nouvelle génération se tourne naturellement vers la sociologie empirique américaine. L'influence de Parsons et de Merton (qui font un triomphe au Congrès mondial de sociologie, à Evian, en 1966) s'explique sans doute pour une part par l'affinité entre le fonctionnalisme et le projet de construire une société moderne, plus juste, plus rationnelle, mieux organisée et moins conflictuelle. Par ailleurs, les travaux et l'action de J. Stoetzel avaient déjà frayé la voie à ces sociologies "modernes". Dès avant la guerre, J. Stoetzel avait fait connaître en France les méthodes et les notions de la psychologie sociale, auxquelles il s'était initié lors d'un séjour d'une année à l'Université de Columbia. Dès son retour, en 1938, il fonde sur le modèle de l'institut Gallup un observatoire privé de l'opinion, l'Institut français d'opinion publique (IFOP), et une revue, *Sondages*; d'après Jean-Daniel Reynaud, les études d'opinion publique "ont nourri la réflexion politique et économique" et ont appris "l'existence et l'utilité de la sociologie aux autorités administratives et économiques"[12].

La génération, fort peu durkheimienne, qui se forme autour du Centre d'études sociologiques après 1945 se partage les terres vierges de la nouvelle sociologie. C'est dans ce contexte d'un renouveau "à l'américaine" de la sociologie française qu'il faut penser la naissance de la sociologie rurale: elle trouve sa place dans un ensemble de nouvelles spécialisations qui sont toutes (bien que peut-être à différents degrés) des sociologies de la modernité ou de la modernisation, des sociologies appliquées et hyper-empiriques. Mais elle a ceci de particulier qu'elle croit devoir penser une modernisation plus radicale et qu'elle se forge, du même coup, une image de la paysannerie archaïque qui doit plus à la communauté organique de Tönnies et aux idées reçues sur "l'ordre éternel des champs"[13] qu'à l'histoire agraire[14].

[12] Pendant la guerre, lorsque l'IFOP est en sommeil, Stoetzel participe à la mise en place des enquêtes par sondage de l'INSEE; il organise ensuite les enquêtes psychosociologiques de l'Institut national d'études démographiques. Surtout, il dirige, de 1955 à 1960, le Centre d'études sociologiques, et fonde la *Revue Française de Sociologie*, qu'il dirigera pendant vingt-cinq ans. Par l'attention qu'elle accorde aux comportements, aux motivations et aux attitudes individuelles et par l'usage qu'elle fait de la formalisation mathématique, la psychologie sociale a été une source d'inspiration et une référence pour l'école de "l'individualisme sociologique"; en 1965, J. Stoetzel préface *Le Vocabulaire des sciences sociales*, version française de *The Language of Social Research*, présentée par R. Boudon et P. Lazarsfeld.

[13] C'est le titre du livre de R. Maspetiol (*L'ordre éternel des champs: essai sur l'histoire, l'économie et les valeurs de la paysannerie*, Paris, Librairie Médicis, 1946).

[14] On trouve un indice de l'importance de Tönnies mais aussi de la confusion des concepts et de la quête naïve de respectabilité sociologique dans un texte de sociologie rurale des années 60 où l'on prête à Durkheim une définition de la solidarité *organique* qui est, en réalité, celle de la solidarité *mécanique* (mais qui correspond bien sûr à la communauté organique de Tönnies).

2.1.2. La sociologie rurale et les études rurales

Ces nouveaux sociologues ruraux rencontrent d'autres chercheurs qui travaillent sur le sujet et qui, pour des raisons qui leur sont propres, sont eux-mêmes plus ou moins autonomes par rapport à leur rattachement académique. De sorte que la définition de l'objet par un thème alors d'actualité se propage à un ensemble dispersé d'études "rurales" avec lesquelles la sociologie rurale, d'autant plus ouverte qu'elle est peu professionnalisée, fait des alliances inégales jusqu'aux années 70. Si ce n'est pas le cas de l'histoire rurale, auprès de qui la sociologie rurale n'ira jamais chercher ni son inspiration, ni ses méthodes, ni ses sources, ce l'est de l'ethnologie de la France qui, partiellement compromise dans l'entreprise culturelle de Vichy, se trouve, après la guerre, coupée de l'histoire[15], mais aussi de l'ethnologie exotique (qui lui déniera pour longtemps le droit d'exister). Ce l'est aussi de la géographie rurale, à qui la sociologie rurale naissante empruntera certains thèmes (et d'abord l'opposition ville/campagne et la référence à des typologies régionales, mais aussi la routine et l'innovation paysannes et le concept de système cultural); et ce l'est encore de l'économie rurale avec laquelle les alliances seront nombreuses, en particulier au sein et du Département d'économie et sociologie rurales de l'INRA, créé en 1960.

Ainsi la sociologie rurale range-t-elle sous sa bannière, entre 1950 et 1980, des travaux qui, sans elle, seraient restés isolés. En 1953, un ethnologue, Lucien Bernot (qui deviendra un spécialiste de l'Asie du Sud-Est), et un psychologue, Raoul Blancard, signent la première monographie de village, largement inspirée de la psychosociologie d'outre-Atlantique; en 1970, un professeur américain de langue et civilisation françaises, Lawrence Wylie, est amené à traduire en français deux des monographies de villages français qu'il avait écrites pour l'édification de ses étudiants américains. Ces travaux sont vite annexés par une sociologie rurale qui, à la recherche de concepts et de méthodes lui permettant de traiter son sujet, emprunte à l'anthropologie culturaliste américaine le concept de personnalité sociale d'un groupe et à la psychosociologie la pratique de l'entretien non directif. La connivence se fait sur fond d'américanophilie, de Plan Marshall et de guerre froide. La sociologie rurale, bonne fille, ne jette pour autant aucun interdit sur le marxisme, idéologie moins concurrente que complice de la première du point de vue de l'abandon de la neutralité axiologique[16].

---

[15] Alors que des enquêtes d'ethnologie de la France avaient été menées après 1937 par Marcel Maget sous l'égide de Lucien Febvre dans le cadre du Centre de recherches collectives (qui ne reprend pas ses activités après-guerre). On se reportera à l'article de M. Maget, "A propos du Musée des Arts et Traditions Populaires de sa création à la Libération (1935-1944)", *Genèses*, n° 10, janvier 1993.

[16] En 1976, cette tendance à l'annexion et au consensus atteint un point culminant avec le recueil de textes paru sous le titre de *Sociologie rurale* et qui mêle sociologues, économistes ruraux, politologues, soviétologues, ethnologues, sinologues, africanistes, indianistes... A les relire presque vingt ans plus tard, le dépaysement est total : on ne comprend plus comment un tel mélange a pu avoir l'air unifié, et même tout simplement unifiable.

Si ces emprunts tournent à l'amalgame et à la confusion, à l'hyperempirisme et à la généralisation abusive, c'est parce que la sociologie rurale oscille sans cesse entre un objet "concret" (le village, le hameau, la famille) et un préjugé fait théorie (la modernisation de la France), qu'elle partage à la fois avec ses commanditaires et avec ses enquêtés.

2.2. Qu'a apporté la sociologie rurale, en termes d'acquis descriptifs et interprétatifs, aux études rurales? Que leur a-t-elle coûté?

Dans les années 60, la mode est aux grandes enquêtes empiriques, lourdes, monographiques et pluridisciplinaires: c'est ainsi que se succéderont plusieurs "recherches coopératives sur programme" (RCP), la première sur Plozévet en Bretagne, la seconde sur le Châtillonnais et le village de Minot, la troisième sur l'Aubrac. La sociologie rurale, qui apporte sa caution pour la méthode monographique, bientôt remise en cause, n'est absente d'aucune de ces entreprises mais, bizarrement, elle n'en tire pas grand profit. Le travail descriptif est laissé aux autres, géographes et ethnologues surtout. Si Plozévet donne lieu à un ouvrage où l'on retrouve le thème principal de la sociologie rurale, la modernisation d'une commune "exemplaire"[17], la RCP sur le Châtillonnais ne verra s'achever complètement que la série des monographies sur Minot (l'une étant l'œuvre d'une géographe rurale, Marie-Claude Pingaud, les autres d'ethnologues, Françoise Zonabend centrant son livre sur la parenté, Tina Jolas ses articles sur la politique, Yvonne Verdier sur les productions symboliques). Quant à l'Aubrac, il donne lieu à une série d'ouvrages collectifs dont la tonalité est plus ethnographique, linguistique, voire agronomique que sociologique: leur coordinateur est Georges-Henri Rivière, le directeur du Musée des Arts et Traditions Populaires, héritier d'un mélange, pittoresque et flamboyant, de folklorisme et de surréalisme, d'esthétisation et de vocation à l'inventaire.

De son côté, le groupe de sociologie rurale du CNRS dirigé par H. Mendras et M. Jollivet entreprend un atlas de la France rurale et une série de monographies villageoises qui donnent lieu à deux recueils[18]. Leur tentative bute sur "un problème de méthode" lié à la monographie villageoise et à ses justifications; elle aboutit en effet à une simple jux-

[17] Morin (E.), 1967 – *Commune en France, la métamorphose de Plodémet*, Paris, Fayard.

[18] Groupe de sociologie rurale du CNRS, sous la direction de J. Dupleix, *Atlas de la France Rurale*, Paris, Cahiers de la FNSP, Armand Colin, 1968. Jollivet (M.), Mendras (H.) (dir.), 1971 – *Les collectivités rurales françaises, étude comparative du changement social*, t. 1, Paris, Armand Colin; Jollivet (M.) (dir.), 1974 – *Les collectivités rurales françaises, sociétés paysannes ou lutte de classes au village*, t. 2, Paris, A. Colin.

taposition d'études locales de valeur très inégale[19], et qui n'ont entre elles d'autre lien qu'un thème obsessionnel, celui de "l'adaptation du monde paysan au monde moderne"[20]. C'est à vrai dire une bipolarisation qui imprègne toute la sociologie de cette époque: tradition et modernité, résistances sociales aux changements (de toute nature) pensés comme néanmoins inéluctables, inefficacité, blocages, etc..Ce faisant, ils durcissent la thématique de leur voisine, adversaire et complice, l'ethnologie de la France: c'est d'un même mouvement que la sociologie traite de la modernité agricole et rurale et l'ethnologie de la tradition paysanne. A la fin de son parcours d'un passé proche, de son entreprise d'"ethnologie de l'urgence", l'ethnologue laisse la place au spécialiste de cette "modernisation" qui précisément vient de détruire tout ce qu'il nous a si bien décrit. De sorte que les grandes entreprises descriptives laissent toujours à la sociologie le dernier mot (nous voici arrivés à la société contemporaine, dite société de consommation, société de masse, foule solitaire, etc. et emblématisée par la télévision, les supermarchés, l'automobile...) mais ce n'est, précisément, qu'un mot[21].

Aussi n'est-ce pas vers la sociologie rurale qu'il faut se tourner pour les acquis descriptifs, mais bien vers l'ethnographie, ses inventaires, ses enregistrements, son entreprise de conservation, quels qu'aient été les présupposés changeants qui l'animèrent. De sorte que, si l'on cherche

---

[19] De fait, les études empiriques dont sont tirées les études locales publiées par M. Jollivet et H. Mendras en 1971 auront des destins aussi divers que leurs auteurs; il faut rappeler qu'apparaissent là, parmi d'autres plus obscurs, Plodémet (seule commune où l'investissement du CNRS a été massif), mais aussi le village lorrain sur lequel ont travaillé H. Lamarche, S. C. Rogers et C. Karnoouh (*Paysans, femmes et citoyens. luttes pour le pouvoir dans un village lorrain*, le Paradou, Actes-Sud, 1980) et qui a donné lieu, entre autres, à l'une des premières analyses d'anthropologie politique d'une municipalité française (Karnoouh (C.), 1973 — "La démocratie impossible: parenté et politique dans un village lorrain", *Études rurales*, 52, 1973, pp. 24-56).

[20] Comme le dit J. Stoetzel dans sa présentation du numéro spécial (1965) de la *Revue Française de Sociologie* consacré aux "transformations des sociétés rurales françaises". Cf. aussi E. Morin: "Finalement la question "Qu'est-ce que Plodémet?" porte en elle la question 'Qu'est-ce que le monde moderne?' *op.cit.*, p. 287. "A peine sortie des temps rustiques et préhistoriques (au sens propre) la commune [Plodémet] a été investie par la République et ses conflits idéologiques qu'elle quitte maintenant pour entrer résolument dans la société postindustrielle". "Plodémet le Bigouden", *in: Les collectivités rurales françaises*, t. 1, *op. cit.*, p. 74.

[21] Autre exemple: l'enquête toujours reprise sur l'habitat rural, une des entreprises majeures des ATP, dont le projet remonte à la guerre et dont les premiers principes se trouvent dans la géographie humaine de l'entre-deux-guerres. La série des monographies d'architecture régionale à laquelle elle a donné lieu se situe au confluent des différents objectifs de l'ethnographie métropolitaine: conservation (au moins par la photographie et le relevé architectural) des maisons traditionnelles, "*revival*" culturel (comment les architectes contemporains peuvent-ils s'inspirer de ces maisons sans architectes?), description raisonnée (la rencontre ici est inévitable avec les géographes et les historiens), esthétisation de la culture populaire (les volumes sont abondamment illustrés par de "belles" photos et on peut supposer une partie de leur lectorat animée d'un vif dégoût pour les maisons Phénix). Mais la sociologie rurale *en tant que telle* est absente de cette entreprise.

des données à réinterpréter à la lueur de nouvelles hypothèses et de nouvelles enquêtes empiriques, il vaudra mieux se plonger soit dans les grandes enquêtes statistiques de l'INSEE (dont les sociologues ruraux se sont peu occupés), soit dans les archives du Musée des Arts et Traditions Populaires, que dans les monographies effectuées par les sociologues ruraux.

Si la sociologie rurale fut en définitive très peu sociologique et très peu rurale, c'est sans doute parce que sa vocation était ailleurs, dans l'examen des répercussions que la modernisation de la France pouvait avoir sur le "moral" des paysans[22], et, du même coup, sur leurs comportements politiques. Jusqu'à quel point, selon quel tempo, par quelles voies pouvait-on procéder à la liquidation de la paysannerie sans provoquer des troubles graves, basculement électoral ou jacqueries, telle était sa question de fond, sinon fondamentale. Il n'est pas étonnant que les ambitions empiriques qui devaient donner lieu à un inventaire typologique et comparatif des sociétés rurales françaises aient vite tourné court, et que les ouvrages les plus marquants des sociologues ruraux soient en fait des ouvrages de science politique, qui s'appuient, dans ce qu'ils ont de moins léger, sur les acquis de l'histoire politique de la paysannerie. C'est dans cette voie, tracée dès l'origine par les conditions sociales dans lesquelles elle est apparue, que la soi-disant sociologie rurale s'est vraiment développée, en relation suivie avec la Fondation nationale des sciences politiques. En l'absence de concepts propres, elle a glissé sans retenue de la science politique vers la sociodicée. L'observation du changement social aboutit à *La sagesse et le désordre*, où s'exprime sans détour la philosophie sociale providentialiste des "Trente Glorieuses", dont elle n'a jamais cessé de s'inspirer[23]: qu'est-ce que la "fin des paysans", sinon un épisode nécessaire d'une évolution inéluctable, au terme de laquelle le progrès des techniques se traduit immanquablement par une

[22] "Préoccupé par le problème de l'adaptation du monde agricole à la société moderne, le Comité d'analyse démographique, économique et social (CADES) a confié, en 1962, à l'Institut français d'opinion publique (IFOP) le soin d'étudier le moral des agriculteurs français (...) Dans une économie dynamique comme celle de la France d'après guerre, les projets des producteurs et les projets des consommateurs assurent en s'ajustant les progrès de l'expansion (...) On peut considérer cette combinaison d'optimisme, de ténacité et d'adaptation à la réalité comme constitutive d'un 'bon moral' (...) Or les agriculteurs français, pris globalement en tant que groupe social, présentent à l'extérieur l'image de gens mécontents d'eux-mêmes et des autres: ils manquent de confiance dans l'avenir, affichent un certain découragement, accusent le reste de la société. Les terme de 'malaise paysan', de 'révolte paysanne' font partie désormais du vocabulaire courant. Les manifestations de ce malaise sont allées en s'accumulant depuis une dizaine d'années. C'est en 1953 que les premiers barrages sur les routes ont fait leur apparition, dans le Centre de la France. Dix ans plus tard, les mouvements de revendication spectaculaire avaient, après une certaine accalmie, gagné l'ensemble du pays". Géraud (J.), Spitzer (G.), 1965 – "Le moral des agriculteurs", *Revue Française de Sociologie*, numéro spécial, VI, pp. 2-15.

[23] Mendras (H.), 1980 – *La sagesse et le désordre, France 1980*, Paris, NRF.

élévation générale du niveau de vie, qui entraîne immanquablement la disparition des classes, l'avènement des masses, le nivellement social et la standardisation culturelle ?

2.3. Qu'a apporté la sociologie rurale à la sociologie, en termes de perfectionnement des méthodes et de renouvellement des théories ? Que lui a-t-elle coûté ?

Là aussi, il faut reconnaître l'échec, sans doute plus radical encore. En termes de méthodes, la sociologie rurale n'a rien inventé ; elle a simplement utilisé des méthodes forgées ailleurs (statistiques, enquête ethnographique, monographies, entretiens psychosociologiques) et, loin de tirer de leur réunion une force nouvelle, elle a contribué, partiellement, à les affaiblir ou à les pervertir. Il ne semble pas qu'elle soit parvenue à sociologiser les catégories de l'INSEE relatives à son domaine. La réforme du code des catégories socioprofessionnelles s'est contentée de distinguer trois classes d'agriculteurs, "gros", "moyens" et "petits" ; la distinction, nouvellement introduite entre les communes ("rural traditionnel", "rural périurbain", "banlieue", "ville-centre", etc.), est d'inspiration plus géographique ou sociale que sociologique.

Alors que la monographie de village avait été pensée par l'ethnographie comme un cadre commode d'enregistrement de données par une seule personne, et sous réserve de correspondre à des aires superposées d'interconnaissance qui faisaient du village un "groupe primaire"[24], la sociologie rurale en a fait un dogme, y a introduit un souci d'exhaustivité illusoire et stérile, et l'a transformée en une mécanique d'autant plus perverse qu'elle fait croire à l'existence de groupes substantifiés qu'on verra, du coup, se décomposer ensuite sous ses yeux : "tel" village, "tel" groupe d'agriculteurs de ce village, "tel" groupe local. Ces travers ne concernent pas seulement la sociologie dite rurale, mais aussi la sociologie dite "du local", et tout autant la sociologie urbaine où la question de l'existence des quartiers pose un problème aussi récurrent mais plus visible que celle de l'existence des villages (qui semble aller de soi parce que les frontières spatiales en sont en général plus nettes ; et la commune est évidemment plus facile à penser qu'un arrondissement urbain). Enfin, la sociologie rurale n'est certes pas seule responsable de certains usages aberrants de l'entretien dit psychosociologique mais elle y a contribué dans la mesure de ses forces. L'utilisation d'extraits d'entretiens coupés de leur contexte, sans lien avec la situation d'entretien, est courante dans toute cette période de la sociologie française ; le recours

[24] C'était du moins la position de Marcel Maget dans les "Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques", article de 1955 republié dans les *Cahiers d'Économie et Sociologie Rurales*, n° 11, 2e trimestre 1989.

même aux entretiens apparaît comme un succédané (moins cher, moins compliqué) de l'enquête dite quantitative. Tout un jargon, toute une série d'idées reçues sur la méthodologie de l'entretien, sont intimement liés à ces pratiques préjudiciables à la sociologie.

Quant au renouvellement des théories, il semble qu'il faille plutôt déplorer la production ou la perpétuation de confusions conceptuelles. La soumission de la sociologie rurale aux questions nées en dehors d'elle explique aussi la valse de thématiques qu'il fallait constamment actualiser, ne serait-ce que parce que les rattachements théoriques en la matière sont aussi des rattachements administratifs. Ainsi a-t-on vu récemment les efforts faits pour penser le passage des questions "rurales" (i.e. financées par le ministère de l'Agriculture) aux questions "d'environnement" (i.e. financées par le ministère ou le Secrétariat d'État du même nom)[25]. Le flou sociologique des concepts appelle constamment le recours à la philosophie: on avait déjà vu ce phénomène dans les travaux des années 70 et 80 qui, sous couvert de sociologie, se contentaient d'être libéraux et anti-marxistes.

Ainsi, la principale conséquence du développement de ses pseudo-spécialités a été la modification de la définition sociale de la sociologie. On connaît la force d'imposition des définitions de fait: la sociologie, c'est cela, c'est ainsi que cela se pratique, en ces termes, c'est fait *hic et nunc* par ces sociologues-là. Rien d'étonnant à ce que la sociologie dans son ensemble soit sortie doublement affaiblie de la multiplication et de la prépondérance de ses filiales: affaiblie vis-à-vis des sollicitations de l'extérieur; affaiblie aussi, par l'importation de critères externes d'évaluation, quant à ses mécanismes de contrôle et de régulation internes. C'est le propre des sociologies dépendantes, condamnées à plaire, que d'être des sociologies faciles, au double sens du terme. Moins elles sont regardantes, plus elles acceptent ce qui est exigé d'elles, et plus elles font baisser le niveau général d'auto-exigence de la sociologie. Bref, la fausse spécialisation a entraîné la déqualification.

La rencontre entre ruralisme et sociologie a donc été une malchance pour la sociologie. C'en fut une aussi pour les études rurales, qui y ont perdu de leur professionnalisme (on songe ici à la géographie rurale de Roger Dion) ou qui, contraintes de se définir par opposition, se sont efforcées d'y trouver leur profit à force de rigidité théorique (on songe ici à l'ethnologie de la France, aussi résolument tournée vers le passé que sa rivale embrassait une modernité non moins fictive). Loin de produire quoi que ce soit de cumulatif, la sociologie rurale a contribué à faire oublier les acquis des autres disciplines, et singulièrement de l'histoire[26].

[25] Cf. Mathieu (N.), Jollivet (M.) (dir.), 1989 – *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, ARF Éditions / L'Harmattan.

[26] On n'a pas oublié l'absence de périodisation dans le livre d'Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, qui, sous couvert de structuralisme, aboutit à pérenniser l'idée d'un âge d'or si long que toutes les chronologies en sont permises.

Mais le plus paradoxal est sans doute que cette sociologie appliquée a été fort peu applicable: c'est qu'elle n'apprenait aux politiques rien qu'ils ne sachent déjà, puisqu'elle se contentait de donner la réplique à ceux qui, tenant à la fois les cordons de la bourse et les rênes du pouvoir, ont toujours le premier et le dernier mot. Nous ne refusons pas de nous aventurer dans ce "domaine à mi-chemin de l'action et de la science", dans cette "région de la pratique rationnelle" dont parlait M. Mauss[27]. Mais pour que la sociologie se rende vraiment utile, il faut, redisons-le, qu'elle conserve son pouvoir de rupture par rapport à la manière dont les non-sociologues pensent le monde social et, pour cela, qu'on lui accorde le droit, élémentaire, de penser avec ses propres concepts, de poser ses propres questions et de travailler avec ses outils.

Claude GRIGNON et Florence WEBER

[27] *Op. cit.*, p. 241